

INTRODUCTION

Pourquoi les jeux de hasard connaissent-ils un tel succès ? Comment expliquer l'engouement pour les pratiques ludiques aléatoires de la part de populations éduquées et conscientes de la quasi-nullité de leurs chances de gain ? Souvent, les joueurs affirment qu'au bout du compte, ils "s'y retrouvent", équilibrant pertes et gains. Pourtant, les chiffres d'affaires des entreprises commerciales tels la Française des Jeux (FDJ), le Pari Mutuel Urbain (PMU) ou les casinos sont colossaux et ne cessent de progresser. C'est pour expliquer ce paradoxe, et tous ceux qui entourent les pratiques quotidiennes des jeux d'argent et de hasard, que nous réalisons une analyse sociologique de l'*alea*, à travers les terrains croisés des trois secteurs historiques : FDJ, casinos et PMU. En suivant les pistes ouvertes par des penseurs de référence, nous étudierons la dynamique du hasard dans la société occidentale contemporaine, afin de mieux comprendre nos agissements et la façon dont nous organisons le monde qui nous entoure.

Il s'agit donc d'une étude sociologique destinée à approfondir notre compréhension de la réalité sociale puisque, jusqu'ici, le hasard ne constitue pas un objet pour cette discipline. Parce que l'homme social recherche la maîtrise de son environnement, de son corps, de sa vie, il est rassuré par l'*ordre*. À l'inverse, le hasard apparaît incohérent et désordonné, source de destruction assimilée à la mort. D'ailleurs, le mot "sociologie", hérité d'Auguste Comte, porte en lui le projet positiviste d'une recherche de lois pour expliquer l'évolution et les faits ponctuels des sociétés. D'après la philosophie grecque antique inspiratrice de notre connaissance occidentale, le monde s'ordonne selon un schéma causal où « il est impossible que quoi que ce soit puisse naître sans cause » (Platon, 1956, p. 27). Suivant ce postulat, la sociologie a pris le parti d'éviter un affrontement direct avec la question de l'aléa, au profit de la relation de cause à effet.

Pourtant, saisir l'*activité réelle* nécessite de considérer les multiples formes de rationalité selon lesquelles nous agissons, qu'il s'agisse d'une finalité, de valeurs, d'affects ou de traditions (Weber, 1995, p. 51-58) mais aussi d'une « rationalité voilée » (Simmel, 2002, p. 74) ou « irrationnelle », pourrait-on dire en reprenant le postulat de Karl Marx dénonçant le fétichisme de la marchandise. Les jeux de hasard et d'argent comme le *Loto* relèvent en effet des produits

de consommation de masse, appelant au débat sur la marchandisation de la vie quotidienne. Néanmoins, en parlant de déterminisme ou de rationalité, on ne traite pas directement du *hasard*. Les auteurs classiques ouvrent des portes que personne ne franchit vraiment. Le sujet apparaît bien en filigrane dans les analyses de Georg Simmel, à propos du secret, de l'*excitation* motrice des jeux de coquetterie ou de la *forme sociale* de l'aventure. Mais, d'une manière générale, le *désordre* intéresse davantage les sociologues pour son omniprésence et sa nécessité coopérative avec l'ordre. Edgar Morin est l'un de ces intellectuels, évoquant parfois plus clairement le hasard, mais généralement sous un angle ontologique et pour critiquer le « déterministe ancien » (Morin, 1990, p. 186). De même, Raymond Boudon utilise la figure du *désordre* pour interroger le processus de changement social (Boudon, 2004) et Georges Balandier la reprend en l'assimilant au mouvement (Balandier, 1988).

Alors le hasard serait-il un « faux concept » ? Posé comme ennemi du déterminisme, il interroge d'abord notre façon de penser le réel, dans ses possibilités et ses restrictions. Ensuite, en désignant l'imprévisible, il s'oppose à la logique de prévision dominant les sciences et la vie courante. De cette façon, il remet en question la conception fondamentale du temps, puisque prévoir et établir des relations cause-conséquence suppose une temporalité linéaire finie, bornée par un début et une fin. C'est pourquoi il est surtout un objet « dérangent », ou, comme disait Boudon, un « hôte indésirable » que les sciences sociales écartent et dénie (Boudon, *op. cit.*, p. 184).

Pourtant, dans la vie sociale, les applications et utilisations du hasard ne manquent pas de faire, non seulement réfléchir, mais surtout agir, et ce dernier doit se comprendre comme une synchronisation spécifique des circonstances. Certains événements n'ont aucune raison d'être, ou plutôt, aucune *cause* à leur apparition : ils *sont*, sans qu'aucun lien causal ne les unisse à quoi que ce soit d'autre qu'eux-mêmes. Leur existence suffit à l'observateur pour justifier de leur intérêt et le travail d'analyse consiste à les intégrer comme éléments à part entière pour ce qu'ils sont : des enchaînements partiels. Le hasard constituerait alors un moteur d'action nourrissant des interactions entre les individus et des actions plus ou moins connotées. Dans sa polarité positive, c'est l'expression du besoin de curiosité et d'agitation de l'homme, de ses instincts ludiques et créateurs. En revanche, dans sa polarité négative, c'est l'expression du sentiment d'insécurité et la peur de l'imprévu. L'une des actions créées sous l'impulsion du hasard est le jeu d'*alea* qui ne respecte pas le schéma buts-intérêts mais répond à des motivations affectives ou traditionnelles. Or, à un niveau général, ces jeux constituent des formes sociales nécessaires au maintien d'une bonne cohésion sociale. Tout comme la domination, le jeu d'*alea* serait produit par l'angoisse de la mort et remplirait une fonction compensatoire, sorte de revanche sur l'impuissance de la condition humaine (contrôler son environnement à défaut de maîtriser sa propre mortalité).

Dans cette optique, l'intérêt de la présente étude repose sur la mise en évidence de la nature créatrice du hasard, visible dans les pratiques sociales de la vie quotidienne, afin de comprendre son utilité. Le jeu d'*alea* étant, étymologiquement, l'activité la plus représentative du hasard, c'est ce champ d'étude que nous choisissons d'investiguer ici, avec l'objectif d'en faire un objet sociologique permettant d'étudier par la suite d'autres pratiques quotidiennes. À chaque fois, l'essentiel réside dans l'attitude dynamique de l'acteur, paradoxe en regard de l'image apathique qu'inspire l'aléa. Pour ce faire, la dimension émotionnelle des phénomènes sociaux est un facteur essentiel de compréhension que nous plaçons au centre de notre étude. Posant comme nécessaire l'action conjuguée de leurs trois caractéristiques, le *jeu*, le *hasard* et l'*argent*,

nous menons une analyse tridimensionnelle, vouée à saisir l'action des joueurs dans toute sa sensibilité. Théoriquement comme empiriquement, nous nous affranchissons de la représentation binaire opposant hasard objectif et subjectif. Ce débat n'intéresse pas le sociologue, pour qui savoir si le hasard existe ou non n'a pas de sens. À partir du moment où nous en parlons, le mettons en scène dans des activités et en interrogeons la notion, alors il existe *de fait*.

Finalement, pour traiter de notre problématique, c'est-à-dire pour comprendre l'utilité du hasard pour notre société et pour les activités quotidiennes de ses membres, cinq hypothèses sont formulées. D'abord, nous pensons que le hasard est une *construction imaginaire* permettant de combattre les angoisses de la mort et du temps par un travail d'euphémisation. Toutefois, en complément de cette nature abstraite, nous supposons que le hasard est un *moteur d'action* concret par les interactions qu'il nourrit (parler des coïncidences de la vie quotidienne, faire l'expérience de l'"extraordinaire" avec les effets de surprise du hasard au quotidien ou vivre l'excitation de l'incertitude) et qui motivent elles-mêmes des pratiques et des activités sociales durables. En outre, le hasard s'avérerait bénéfique au quotidien dans tous les domaines de la vie sociale, du plus commun (la rencontre surprise, trouver une pièce par terre) au plus élaboré (les théories scientifiques, les activités financières en Bourse). Ces dernières s'incarneraient dans la pratique des jeux d'aléa, objet d'une quatrième hypothèse. Révélateurs de l'utilité du hasard et de son utilisation au quotidien, ils constitueraient une *forme* sociale. Enfin, nous postulons que l'activité ludique doit s'appréhender de façon tridimensionnelle, en reliant pour l'analyse les trois facteurs du jeu, du hasard et de l'argent. Nécessairement complémentaires, si l'un de ces éléments manque, l'action n'a plus d'attrait et, si elle se produit néanmoins, change en tout cas de signification.

Trois parties composent cet ouvrage. La première explore rapidement le contexte d'apparition de la notion de hasard dans la société française et dessine les contours de sa conceptualisation intellectuelle dans notre culture occidentale. Quelques points de repères sont fournis à cet effet, avant que l'accent soit mis sur l'anthropologie et la sociologie au sein desquelles nous situons l'objet des recherches. La deuxième partie traite d'une activité fondée sur le hasard : les jeux d'*alea*. Empirique, cette section met au jour des pratiques quotidiennes, manières de jouer et discours faisant émerger des représentations du hasard qui permettent d'en saisir le sens. Déjà observées au cours du travail théorique, ces dernières servent de point de départ à la troisième partie pour relier les différents éléments analysés dans un va-et-vient empirique et théorique. Pont entre les usages courants les plus irrationnels et les théorisations rationalistes, ces représentations soulignent la binarité de la dynamique imaginaire dans laquelle s'inscrit notre perception du monde, et c'est sous cet angle que se laissent appréhender les quatorze propriétés sociales du hasard identifiées.

Pour finir, soulignons l'utilisation des termes *hasard*, *aléa* et *alea* formant la trame de ce travail. Les deux premiers sont employés comme parfaits synonymes sans connotation positive ou négative, tandis que le dernier, le mot latin d'*alea*, s'inscrit dans une dimension ludique. Selon cette logique, nous parlons de "jeu d'*alea*", mais d'"aléa" de la vie quotidienne, hasard neutre considéré comme imprévu, inopiné et dépourvu du sens accidentel que lui confère le pluriel *aléas*.